

Valérie J
53 ans
vit seule avec sa fille une semaine sur deux
Paris 17°
Travaille dans l'édition à Paris

Journal de confinement

19/03/2020 : Quand les annonces tombent, je les attendais. Salariée, moi et mes collègues nous attendions toutes de pouvoir enfin télétravailler. Pour dire que passer sa vie, l'essentiel de ses jours en entreprise ne va pas de soi. Une annonce qui permet la délivrance. Surprenant probablement pour ceux qui ne connaissent pas cela, l'Etat exige le confinement et nous le vivons comme une libération ! Travailler en autonomie, avec le sens de ses responsabilités, de ce que l'entreprise nous demande avec la conviction profonde que nous sommes capables de nous en débrouiller, de savoir quelles sont nos missions et d'y répondre, les remplir pleinement sans capos pour surveiller, en toute liberté. Je sais ce que j'ai à faire, pas besoin qu'on me le rappelle.

Donc ouais, je vois cette parenthèse comme une ouverture sur d'autres façons de penser le travail, d'autres façons de vivre. L'occasion de me rassembler sur ce qui fonde ma vie, le travail mais pas uniquement, l'occasion d'y réfléchir, de penser, en avons-nous souvent l'occasion, je ne crois pas. Une bouffée d'air. Un appel d'air. Et puis l'utopie de se dire que rien ne pourra être comme avant. Que chacun aura été amené à l'essentiel, obligé, ce temps qu'on s'accorde jamais. Ce temps par une épidémie - mon dieu pensions-nous juste ça possible ?- de nous recentrer. Le temps accordé, cette chance, l'espace que ça ouvre, tellement happés que nous sommes par les contraintes, professionnelles, sociales, ce temps qu'on remplit inconsidérément comme si nous en avions tant que ça, juste l'obligation de s'arrêter, là. Et de laisser la place à autre chose, sans crainte, confiant, ne jamais redouter le neuf, l'inédit, et cette perspective de se revoir bientôt, avides, voraces d'échanges, de contacts. De reprendre là où nous en étions mais pas tout à fait. Nous sommes une génération tellement épargnée, que vivre des circonstances exceptionnelles, je ne peux m'empêcher de me dire que nous en sortirons grandis. Que nous en sortirons changés, peut-être pour le mieux. Pour interroger, penser, il faut du temps, et l'épidémie nous l'accorde. Nous avons tout à revoir, ce capitalisme, détestable, qui asservit l'homme chaque jour, qui affaiblit les états, qui saccage la planète, qui nous engloutira tous bientôt, n'est-ce pas le moment de renverser la vapeur ?

Et puis, je vois tous les jours depuis le début du confinement, les appels téléphoniques que nous ne passons plus qui reprennent, pour voir comment notre famille va, nos amis vont, nos collègues vont, tous ces êtres sans qui la vie n'aurait plus aucun sens.

Parisienne, parents en province mais vieux, sans maison secondaire, la question de où vivre son confinement ne s'est pas posée, Paris, 42 m², sorties limitées, la contrainte du corps, le plus difficile sûrement, alors on court ma fille et moi le matin, le jour où ce ne sera plus possible alors là, ce sera beaucoup plus dur, indéniablement, hé oui, nos corps ont besoin d'espace, de se dépenser, de

bouger, de se déployer, si je ne courrais pas, je souffrirais. Alors je pense aux prisonniers dans leur cellule. Oui, un confinement parisien n'est pas un confinement provincial avec jardin et espace, je n'envie pas mes camarades échappés en province, ils manquent une expérience, celle des corps réduits, et comme nous aurons envie de nous rattraper plus tard quand l'épidémie aura cessé, se sera éteinte ! Je pense déjà à la joie que la liberté retrouvée me procurera ! Je savoure aujourd'hui un plaisir à venir. Et j'espère juste que vous aurez tous amis cette envie comme la mienne, qu'on saura s'en saisir pour vivre pleinement, qu'on se jettera dans la vie enfin ! Sans réserve, je compte sur vous ? ouais, cette période crée des attentes, des attentes de vous, de vos sourires, de vos corps que je ne vois plus et qui me manquent. De votre légèreté, de vos sourires, vos encouragements, de votre élan de vie, qui provoque le mien,

Le 23/03 : Écrire tous les jours, je n'y arrive pas. Cette semaine je serai seule, ma fille est partie chez son père. Donc nouvelle expérience. On a couru quelques matins la semaine dernière et puis en fin de semaine, on a moins osé, tout ce qu'on entend, sur les joggeurs, le pouvons-nous, ne le pouvons-nous pas ? oui, mais à 500 mètres de son domicile ou pas. Bref, nous ne savons plus alors nous n'y sommes pas allées. Ce qui me frappe c'est la dilution du temps, ne plus savoir si nous sommes jeudi ou vendredi, ce qui, en temps ordinaire ne m'arrive jamais. Je sais toujours exactement à combien de jours je me tiens du week-end. Aucune réorganisation de l'espace, j'ai l'habitude de travailler de chez moi, un bureau dans l'espace commun, sur lequel très naturellement je me suis installée, ma fille, elle a choisi son lit, elle travaille de son lit et moi dans la pièce commune ; on se retrouve pour les repas que nous faisons ensemble, on a mis un soin particulier à les préparer, on a pris l'habitude d'une pause thé et cake en milieu d'après-midi. Bref, on bouffe, et on veille à ce que ce soit bon. Hier dimanche, à 19h, elle est passée chez son père, à l'invitation d'une amie qui habite pas loin, je me suis tirée, je suis allée chez cette amie pour l'apéro, passer une soirée, j'ai eu l'impression d'être une délinquante, j'étais mal, pas à l'aise, l'envie et pas envie à la fois, mais j'y suis allée, on a bu, fumé, parlé et je suis rentrée à minuit, marchant vite, la peur de me faire choppée, pas fière et en même temps contente de ce temps passé. La semaine que j'entame aujourd'hui sera différente parce que je serai seule sans ma fille. Mais seule je ne le suis pas finalement, les échanges téléphoniques, ou par textos sont là, plus que d'habitude. Et ça me fait chaud au cœur tous ces échanges. Je n'ai pas encore l'apéro sur appli mais j'ai été invitée à la faire, je testerai probablement cette semaine. Je m'aperçois que cette idée ne va pas de soi pour moi, comme si, à partir du moment où je suis seule je n'ai pas envie de partager ma solitude, les modalités de ma solitude, difficile à expliquer, téléphoner, oui, mais que les autres me voient quand je suis restée en pyj toute la journée, parce que je n'ai pas fait mon shampoing parce que je ne devais voir personne, parce que je n'ai pas ressenti le besoin de m'habiller pour travailler, je n'ai pas envie que l'autre en soi le témoin, il y a comme une liberté absolue dans ce manque d'interférences avec les autres, qui permet de lever le pied par rapport aux injonctions sociales, d'être présentable, alors j'en profite et ces apéro par caméra me font chier, j'ai pas envie qu'on me voie dans cette façon que j'ai de vivre cette solitude là, dans cette liberté là.

24/03 : Se doucher ou pas ? Shampoing ou pas ? Le shampoing, je l'espace plus qu'à l'habitude. Je peux me supporter le cheveu moins brillant, mon ego survivra. Surprise du confinement, la douche quotidienne, l'indispensable préalable à toute journée qui commence tombe, quelquefois je manque cette étape, pas une question d'envie, de nécessité plutôt, pour quoi faire, pas de décision consciente, juste ce soir je réalise, que certains matins mes pas ne m'y ont pas conduit. Même tenue depuis 10 jours, un pull en plus par-dessus l'autre. Le même jean que j'attrape. Ces vêtements dans lesquels je me sens bien. En revanche, le parfum toujours, sur mon pull, ce geste que j'accomplis pour moi, lui persiste. Et parfois un coup de rouge à lèvres, à 11h ou à 14h, parce que je passe devant un miroir et que j'ai envie là de mettre un peu de couleurs. Ou un bijou que je passe autour de mon cou. Les gestes du réconfort restent. Pas sortie aujourd'hui. Hier, je suis sortie, le soir, chez l'arabe du coin, chercher une bouteille de vin. Sa machine à carte bleue ne marchait pas, il m'a laissée repartir avec sans payer. J'aurais dû aller le rembourser aujourd'hui. J'irai demain. J'ai hésité à faire le papier, rédiger le laisser-passer, je suis sortie sans. Merde. Cette laisse autour du cou.

25/03 : ce matin pas en forme, hier des discussions avec collègues, certains services en chômage partiel, en attente que ça nous tombe dessus. C'est en effet tombé, donc à partir d'aujourd'hui, chômage partiel, modalités à venir, combien de jours par semaine ? J'attends. Stress, les dures réalités économiques qui commencent à nous tomber dessus. Et puis au fil de la journée, grosse reprise professionnelle, le rythme mou de la semaine dernière, derrière, une vraie bonne journée de travail, que ça à faire, donc pourquoi pas, l'impression d'avancer sur les dossiers, de déblayer, donc humeur qui va mieux. Et puis ce chômage partiel, n'est-ce pas l'occasion de faire tous ces trucs que je voudrais faire, que je ne fais jamais, réaliser une œuvre textile pour la prochaine expo qu'organise une amie pour laquelle je me suis engagée sans avoir rien fait jusqu'à présent, corriger le roman d'une jeune amie. Toujours garder à l'esprit cette occasion donnée, extraordinaire, du temps donné, qui dans la vie jusqu'ici ne m'était pas donné, et ne pas le gâcher, le saisir, s'en emparer, prendre du temps pour se parler, téléphoner, se montrer présente. Appel de mon fils, des textos laissés ces derniers jours sans réponse, pas d'habitude de relations soutenues, alors heureuse ce soir de ce temps de partagé à son initiative, alors que j'avais l'impression depuis le début du confinement qu'il était peu attentif, réparé ce soir. On voit comment ces périodes exceptionnelles induisent des attentes sous-jacentes terribles avec ces quelques uns auxquels nous sommes terriblement attachés et qui ne répondent pas dans le même temps dans lequel on les attend. Mais réparé ce soir, tout va mieux. Je me suis lavée ce matin et j'ai fait mon shampoing.

26/03-05/04 : Je reprends après cette longue coupure. La fin de la deuxième semaine a été dure. C'est une semaine où j'étais seule, ma fille chez son père. Et c'est la semaine au cours de laquelle nous avons appris que nous allions être placés en chômage partiel. Je m'attendais à cette mesure, d'autres services y avaient été contraints avant nous. Elle m'a finalement assez déstabilisée, je ne sais pas le mot chômage peut-être, et puis si dans l'immédiat je continuais à travailler 3 jours 5 avec un salaire à 84 % pour les deux jours chômés, donc j'imagine sans une trop grande incidence sur ma paye en fin de mois, ça a dû

réveiller une angoisse plus grande, et si la situation se dégradait au point un jour de devenir demandeur d'emploi.

A cela s'est ajouté, avec ce nouvel emploi du temps, un week-end de trois jours en perspective, des attentes personnelles. Enfin j'allais avoir du temps devant moi pour réaliser ce que je repousse habituellement par manque de temps : avancer sur des projets personnels, préparer un panneau pour une exposition, relire le roman d'une amie. Les trois jours ont passé, je ne suis pas parvenue à faire quoi ce soit. Plus le week-end avançait, plus j'avais le moral dans les chaussettes. Plus émergeait le fait que si je n'avançais pas sur ces projets ça n'avait rien à voir avec le manque de temps, c'était tout simplement que j'étais incapable de faire quelque chose de constructif. J'ai passé ce temps à ruminer sur mes faiblesses, mes limites, ma capacité à faire, bref autant de pensées négatives qui n'ont fait que me descendre le moral encore davantage.

J'ai donc tout naturellement bu du vin pour oublier ma peine, plus qu'à l'habitude et à fumer plus qu'à l'habitude. Un de ces jours là j'ai fumé un paquet entier ce qui ne m'arrive pas, je suis plutôt à 10 clops par jour.

J'ai donc pris la décision d'arrêter de boire pendant la durée du confinement le samedi 28. On entend tellement sur les ondes ce truc, de se dire que plus rien ne sera comme avant après le confinement, que je me suis dit que si en effet je partageais l'idée qu'il faudrait que des choses positives en résulte notamment à l'échelle de la société, du monde, de la planète, il allait falloir que je commence par œuvrer en ce sens et qu'à titre individuel ça passait par une reprise en main de mon hygiène de vie. Donc dans un premier temps plus de vin, les clops on verra dans un deuxième temps. Plus facile que je ne l'avais pensé, mais bien sûr vers 19h l'envie pointait son nez mais j'ai résisté. Donc l'estime personnelle remontait quand on a commencé la troisième semaine de confinement. Le calendrier de la semaine était claire, première vraie semaine à 3 jours de travail : les lundi, mardi et jeudi. J'ai pu commencer sur mes jours off mon projet d'une pièce en textile pour une exposition à venir qui sera sans aucun doute annulée si d'ici le 11 mai le confinement persiste. Donc l'occasion de me lancer dans une direction jusque là jamais empruntée essayer de produire une création. Sans garantie du résultat mais avec l'envie de m'y confronter, de voir où je pourrais aller avec la ferme intention d'aller jusqu'au bout. Que ça soit à la hauteur de l'idée que je m'en fais ou pas. J'ai pu reprendre la lecture de romans que j'avais aussi mise de côté lors de la deuxième semaine, et j'y suis allée d'un bon rythme. J'ai pu lors de cette semaine alterner cuisine, travail, projet, lecture et deux épisodes de Peaky Blinders le soir avec ma fille qui était revenue à la maison cette semaine là. Avec les coups de fil des amies en plus. Bref semaine productive.

06/04 : Plus de mal à me relancer dans mon activité professionnelle, difficile de conserver l'entrain, j'ai fait juste le nécessaire, l'indispensable. Bref un peu ramollie là. Est-ce le fait de ne pas bénéficier du collectif de l'équipe ? Est-ce le fait de ne pas voir l'issue du confinement et de ses conséquences sur notre activité. On bosse pour assurer la sortie des livres avec une reprise présumée à fin mai sans vraiment savoir si d'ici là les librairies auront rouvert. Les plannings de parutions sont régulièrement revus, difficile de suivre. Difficile de s'y retrouver avec l'empilement des mails sans possibilité d'imprimer les tableaux

excel (pas d'imprimante à la maison), moi qui ai l'habitude de suivre mes plans de parution sur du papier. Semaine seule qui commence.

07/04-14/04 : Difficile de tenir le rythme du journal, peut-être parce que qu'après trois semaines de confinement, une routine s'installe, moins de nouveautés surprenantes à capturer, déjà un début d'habitude prend forme dans cette façon de vivre uniquement chez soi à quelques rares occasions de sorties près. Cette affreuse disposition humaine à s'adapter, à forger des habitudes. Et alors les bombes tomberaient, je sortirais pour chercher à manger ... quand je devrais hurler. Alors oui habitude. Pour commencer le réveil que j'ai immédiatement arrêté de programmer au lendemain du confinement. Dormir tout son soûl et se réveiller quand le corps l'a décidé. Bonheur de ne plus entendre les rappels bruyants qui se répètent jusqu'à l'extraction du lit. Et toujours cette difficulté à se remettre au travail les jours où il faut, moins je bosse et moins j'ai envie de bosser parce qu'il a bien fallu trouver des occupations, remplir les journées sans travail alors les chantiers lancés, créatifs, domestiques, personnels viennent au devant de la scène et les lâcher devient moins évident. Habitude aussi dans les escapades non autorisées, deux fois cette semaine à aller prendre l'apéro chez mon amie qui habite à proximité, au soleil à 19h dans un transat, à boire, fumer et à fomentier les projets à développer pour tenir, peut-être des sessions de photos sur le confinement, mettre en images ce qu'on vit, notre mode à nous de les vivre (à suivre). Semblant de reprise de vie. Sentiment paradoxal de liberté malgré tout dans tout ceci, seule à décider de l'organisation de la journée, sans regard extérieur, sans contraintes exercées sur moi qui m'obligeraient. Je remarque que j'ai reçu des appels lors de la première semaine, que je n'ai pas pu prendre parce que je n'avais pas entendu ou étais déjà en ligne, on m'a laissé des messages vocaux, aujourd'hui encore, je ne les ai pas écoutés, ce sont des appels de la catégorie de gens peu proches, des relations plus lointaines que le cercle amical des intimes, je ne comprends mais je ne peux pas fournir cet effort, impossible, je ne fais jamais ça. Tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à une contrainte me semble incompatible avec cette période de confinement peut-être parce que ce confinement contraignant, malgré tout ce que je dis d'une forme de liberté semble-t-il retrouvée, ne m'est pas acceptable ou peut-être m'est-il absolument nécessaire de conserver cette liberté et de lui trouver la seule forme possible, qui ici devient ne pas répondre, ne pas retourner l'appel, ne pas répondre aux textos de cette étudiante qui veut m'interviewer sur mon métier, elle a proposer un Skype, je suis dans un refus obstiné face à l'intrusion de la caméra chez moi en ce moment, les visios obligatoires programmées à partir de la deuxième semaine pour le boulot m'ont également fortement déplues, dérangées. Me laissant à chaque reprise un sentiment déplaisant. Cette façon de tenter de faire reprendre un cours ordinaire à des choses qui ne peuvent l'être me rend dingue, sans questionner la façon dont chacun le vit sur le plan intime qui au-delà du fait d'être malade peut exister chez chacun, après tout je pourrais ne pas être malade et être totalement au fond du trou et alors je n'aurais pas droit à ça, à le vivre mal, à ne plus pouvoir parler, me montrer, à ne pas pouvoir assumer une

réunion au milieu des gens qui donnent le change, adaptables, je m'insurge contre le fait que l'entreprise fasse fi de la dimension très personnelle, intime, profonde que des circonstances exceptionnelles peuvent faire émerger en soi, réveiller, et que nous voudrions taire pour ne pas avoir à dévoiler cette part de soi que personne n'a à connaître. C'est la part sociale qui subsiste malgré tout, irréductible, à laquelle il n'y a aucune issue. Il y a dans cette situation de confinement une collusion du très intime avec malgré tout la subsistance du lien social qui me semble problématique. Et qui n'est pas prise en considération par le monde du travail. On veut des soldats, des gens qui répondent comme des robots, qui, quoi qu'il arrive, même le plus improbable, le plus exceptionnel ne lâchent rien, continuent, délivrent. Ah, cet affreux mot. Délivrer. Pas au sens de libérer des chaînes mais de produire, de servir le capitalisme, le libéralisme. Tes états d'âme chérie, tes ébranlements, je m'en tape et fais ta visio !

Oui, c'est cette absence de reconnaissance de la vulnérabilité humaine, celle qui fait qu'un homme est un homme, qui me rend critique, qui me donne envie de taper. Et que me demande Macron hier, le 11 mai, de reprendre le travail, même si bien sûr il a ma santé à cœur, de reprendre les transports bondés pour continuer à délivrer mais bien sûr mon masque me protégera.